

Marlène Dietrich

La femme et le mythe

Patrick Schupp

Numéro 127, décembre 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50762ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Schupp, P. (1986). Marlène Dietrich : la femme et le mythe. *Séquences*, (127), 43-43.

MARLÈNE DIETRICH

La femme et le mythe

Voilà à peu près deux ans, le comédien Maximilien Schell consacrait à Marlène Dietrich un remarquable documentaire où, sur photos et extraits de films, Marlène commentait en voix off, d'une façon à la fois humoristique et désabusée, ce qu'elle fut, et la façon dont elle voulait que nous nous souvenions d'elle: belle, élégante, radieuse.

De son enfance et son adolescence, Marlène Dietrich, née Maria Magdalena Dietrich von Losch, garde des souvenirs précis, qu'elle évoque longuement dans ses mémoires⁽¹⁾: un père officier de la police royale prussienne, une mère issue d'une bourgeoise famille de grands bijoutiers, qui l'élèveront, elle et sa soeur aînée Elisabeth, selon les stricts principes de discipline et de fierté en l'honneur à l'époque, et qu'elle gardera toute sa vie; puis le déménagement à Weimar, la ville de Goethe, dont la vie et l'oeuvre auront une influence déterminante sur le tempérament hypersensible de la jeune fille. « J'ai été élevée avec Goethe, écrit-elle, c'est lui qui m'a appris tout ce que je sais. » Et il est bien vrai qu'un romantisme constamment exacerbé auréolera l'actrice, et sous-tendra la vie de la femme.

Ses études de violon (elle veut être concertiste) brutalement interrompues par un accident stupide, elle décide de s'inscrire à l'Académie de Max Reinhardt parce qu'elle a choisi le théâtre. Mais la sévère Mme von Losch refuse que sa fille traîne le nom familial sur des planches de fortune. La jeune fille décide alors de son « vrai nom », le Mar de Maria et le Lène de Magdelène, qu'elle accole au deuxième nom de son père, Dietrich. Elle rencontre aussi un jeune assistant de production des studios U.F.A., où elle a commencé à jouer de petits rôles dans des films locaux sans grande envergure, l'épouse en 1924, et lui donne une fille, Maria, l'année suivante.

Après des débuts, donc, relativement simples, mais où elle se fait remarquer par son sens de la discipline et sa boulimie de connaissances, elle obtient des rôles de plus en plus intéressants, jusqu'à la pièce « Es Liegt in der Luft » que monte Reinhardt, et où la voit le célèbre metteur en scène von Sternberg venu spécialement d'Amérique pour tourner à la U.F.A. Il fait passer une audition à l'accorte blonde qu'est Dietrich à cette époque et, presque immédiatement, lui offre le rôle principal de son nouveau film, *Der Blau Engel* (*L'Ange bleu*). Le reste appartient à l'Histoire et, dans ses mémoires, Marlène rend un vibrant et sincère hommage à celui qui la créa de toutes pièces: « Il fut le plus grand chef-opérateur que le monde ait connu... c'était un monteur prestigieux sans égal à l'époque ou même aujourd'hui... » Lui, dans ses propres mémoires⁽²⁾, précise: « La caméra a servi à se concentrer sur le visage, qui est l'essence la plus précieuse de la silhouette humaine. Monstrueusement agrandie sur l'écran, la face humaine doit être traitée comme un paysage. Il faut la voir comme si les yeux étaient des lacs, le nez une colline, les joues des plaines, la bouche un sentier fleuri, le front un fragment de ciel et les cheveux, des nuages. Comme dans un paysage, le visage doit changer selon les variations de l'ombre et de la lumière ». Avec un tel maître, Marlène apprend, apprend sans relâche: « J'ai toujours adoré qu'on me dirige. Rien de plus agréable que de savoir ce qu'on espère de vous, dans la vie, le travail ou l'amour... »

L'amour, elle le trouve avec Sternberg, mais c'est plutôt l'amour qui

liait Pygmalion ou Trilby à sa créature. Probablement ont-ils eu des relations plus intimes. Ni l'un ni l'autre n'en ont jamais parlé — et pour cause car ils étaient mariés tous deux — mais une chose est certaine: il veut faire de Marlène « une représentation aphrodisiaque ». Il supervise tout, choisit sa garde-robe, lui indique le moindre geste, lui fait travailler sa voix un octave plus bas pour faire plus sensuel, et dicte la moindre clause de ses contrats. Les films — et les photos — de cette époque montrent bien la progression de cette transformation spectaculaire, et un livre l'illustre même d'une façon hallucinante⁽³⁾: *Morocco*, *Dishonored*, *Shanghai Express*, *Blonde Venus*, *Scarlett Empress*, *The Devil Is a Woman* (avec, entre *Blonde Venus* et *Scarlett Empress*, *Song of Songs*, de Mamoulian, qui prolonge « l'effet » Sternberg).

Elle se sépare de son mari resté en Allemagne, récupère sa fille (qui joue même le rôle de sa mère enfant dans *Scarlett Empress*) et, face à la marée montante du nazisme, tient tête à Hitler, qui est prêt à « réaliser tous ses désirs si elle accepte de rentrer ». Non seulement elle refuse, mais prend la nationalité américaine. Elle a choisi la liberté, mais la chance tourne. Sternberg n'est plus là pour la conseiller, et sa carrière accuse un fléchissement notable. Évidemment, le mythe est créé. Il faut le respecter et surtout l'exploiter si on veut faire de l'argent: *Garden of Allah*, *Knight without Armor*, *Angel* n'ajoutent rien à sa gloire, et ne font que scléroser l'actrice prisonnière de son personnage. Par contre, pendant la guerre, elle s'illustre de façon héroïque en particulier aux représentations du théâtre aux armées, et se lie aussi avec Jean Gabin (elle tourne avec lui *Martin Roumagnac*, qui est un échec, et a une liaison avec lui, qui est une réussite) et Cocteau, et Picasso, et Hemingway et bien d'autres. Elle ne croit plus au cinéma. Oh! elle tourne, bien sûr, et recueille même quelques lauriers bien mérités pour des rôles qui la libèrent de son image: la gitane de *Golden Earrings*, la chanteuse pratique de *Foreign Affair*, la meurtrière de *Stage Fright* (sous la direction de Hitchcock) et surtout la Christine Vole de *Witness for the Prosecution*, pour Billy Wilder, d'après la pièce à suspense d'Agatha Christie, où elle est éblouissante dans un rôle à surprises.

Car elle est excellente actrice, ce qu'on a que trop tendance à oublier! C'est vrai, elle a longtemps joué les femmes fatales délimitées par le carcan Sternberg; mais que cela est donc loin de la *Hausfrau* popote qu'elle est dans la vie! Et, lorsque libérée de cette influence, elle a pris sa carrière en main, nous avons eu droit à quelques fulgurances sur l'écran, mais surtout à la découverte de la bête de scène qu'elle a toujours voulu être. Le tour de chant qu'elle a rodé, avec son merveilleux Burt Bacarach, pendant plus de trente ans dans tous les pays du monde, demeure aussi légendaire que celle qui le créa. On y découvrait le mythe dévoilé dans une robe presque transparente de 30 000 \$. sautant que l'actrice-diseuse exceptionnelle, fascinante interprète de deux cents chansons choisies selon l'ambiance et les circonstances. Un accident sur scène, en Italie, lui brise le col du fémur et sa carrière... Et aujourd'hui, recluse dans son appartement solitaire, elle se souvient, et écrit, autant pour dissiper les malentendus que pour satisfaire « ceux qui m'aiment et se souviendront de moi... »

Patrick Schupp



L'Ange bleu [1930]



Shanghai Express [1932]



Golden Earrings [1947]



Witness for the Prosecution [1958]



Judgment at Nuremberg [1961]

(1) *Marlene D.*, par Marlène Dietrich, Grasset, Paris, 1984.

(2) *Souvenirs d'un monteur d'ombres*, Robert Laffont, Paris, 1966.

(3) *Marlene Dietrich — Portraits 1926-1950*, Denoel, Paris, 1984.